



Risque de fidélité, par Cyr-Igaël Rondot

« *Le plus beau risque dans la vie est d'être fidèle à soi,
à l'Autre, à la vie.* »

Témoignage Risque de chance de Cyr-Igaël Rondot, à l'initiative de Mercedes Erra, le 30/10/2019 à Paris. Initiateur du livre, film, mouvement Risque de chance. Entrepreneur, Executive Coach, choriste, bénévole ouvert sur les autres et sur le monde.

À ton tour de parler! En tant qu'homme, époux, papa, entrepreneur, coach, bénévole et initiateur de ce projet Risque de chance, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie?

C'est d'être fidèle.

As-tu un exemple vécu de ce beau risque?

Oui, avant tout celui de mon couple. J'ai été très heurté un jour par un homme qui m'interpellait sur ma difficulté à me confesser. Je lui ai expliqué que, plus jeune, j'avais été trahi par des adultes et que ma confiance en avait souffert, ce qui expliquait ma difficulté à me confier. « C'est un paradoxe, lui dis-je, car je n'ai strictement rien à cacher et vis en pleine vérité avec moi-même comme avec les autres, ce qui m'expose d'ailleurs parfois plus que souhaité et souhaitable. » En fait, je suis trop spontané. Or cet homme m'a

coupé net pour me dire tout de go : « Si vous avez du mal à vous confesser, c'est parce que vous n'osez pas dire que vous trompez votre femme. » Eh bien non, je suis fidèle. Non pas que je sois parfait ou que je juge ceux qui ne le sont pas, mais ma femme et moi, nous avons cette chance, ce don d'avoir la force de nous respecter et de respecter le sacrement de mariage qui nous unit. Je peux rassurer cet homme et le remercier, car je me suis confessé depuis !

Mais en quoi est-ce un risque de chance d'être fidèle ? Bien entendu, la vie de couple n'étant pas toujours un long fleuve tranquille et les tentations de la beauté étant grandes, je suis confronté au risque. Le héros que je ne suis pas s'est toujours laissé guider par le bon sens. La chance, c'est celle de l'évitement – de la fuite, diront certains. Je me souviens particulièrement d'un soir, lors d'un événement sportif dont j'étais l'organisateur. L'ambiance était chaleureuse, mais j'ai rapidement senti que des fées bien présentes soulevaient un vent chaud dans une proximité étrange. Je n'ai pas eu l'ombre d'une hésitation, je me suis levé et j'ai salué l'assemblée embuée en prétextant que j'étais fatigué. C'était en partie faux et en partie vrai, car je savais quelle était ma fée, loin avec nos filles ce jour-là. J'ai toujours eu la même fidélité vis-à-vis de moi-même. Très jeune, je faisais les marchés avec ma mère. Le rituel de clôture était souvent de se réunir en rond entre forains et de faire tourner de la marijuana en guise d'alliance. Lorsque mon tour arrivait, mon voisin ou ma voisine, pourtant adulte, me proposait le Graal. J'ai toujours refusé par un simple « Non merci. » Je ne peux pas expliquer pourquoi. Sans doute par fidélité à la vie et à ma sœur « Babe », morte poudrée par ce diable, comme je l'ai déjà évoqué.

Comment as-tu vécu ce risque et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

C'est la cohérence. La congruence, diront certains. Par exemple, j'ai malheureusement été obligé de voler enfant. J'avais faim. Ce n'étaient pas de gros larcins : des légumes ou du fromage chez mes voisins, un bout de viande à la coop locale ou un vêtement pour ma petite sœur, comme je l'ai raconté au début de ce livre. J'étais conscient que ces gestes me rendaient infidèle à mes valeurs, mais l'appel du ventre était le plus fort. Longtemps j'ai porté l'amertume de cette « infidélité », jusqu'au jour où mon père spirituel, à qui je dois tant, m'a dit : « Cyr-Igaël, sais-tu que voler quand on a faim n'est pas considéré comme un péché par l'Église ? » J'ai compris

que l'Église était peut-être plus intelligente qu'il ne paraît, et ma fidélité était retrouvée. Voler un œuf n'est donc pas toujours voler un bœuf. Tu peux rester fidèle tout en déviant du fait de la force inversée du monde. En tant qu'adulte, les choix de fidélité sont plus difficiles. J'ai souffert d'un combat aigu professionnellement, par exemple.

Nommé à la direction d'une filiale d'un groupe américain avec la panoplie qui l'accompagne, moquette épaisse, voiture de fonction, parachute dit « doré » et lot de soucis, j'ai vite déchanté. Quelques semaines après mon arrivée, un client alcoolier me convoqua en pestant contre notre prestation. J'ai demandé qu'il précise sa demande et sa réponse fut cinglante : « Ce n'est quand même pas difficile de comprendre notre demande : comment piquer les jeunes le plus tôt possible pour qu'ils restent accros à vie ? Ce n'est pas difficile à comprendre, ça, non ? » J'étais pétrifié et j'ai dû quitter l'entreprise. Un ami m'a dit alors : « Ce n'est pas bien d'être parti, Cyr-Igaël. » J'étais à nouveau pétrifié. J'ai tenté de me défendre : « Mais je ne vais pas pactiser avec le diable ? » Sa réponse était peut-être la plus fidèle : « Non, pas pactiser, mais résister et lutter. Si tu quittes le navire face au fléau de l'alcoolisation des jeunes, qui le défendra ? » J'étais médusé : il avait tellement raison ! J'ai gardé le silence un moment puis j'ai conclu : « Tu as raison et moi aussi, car je ne suis pas taillé pour ce combat. Les miens étaient alcooliques. Chacun doit être à sa juste place. J'ai été fidèle à ma limite. »

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

Ma vocation est d'aider à faire naître celles des autres. C'est Anne Garnier qui me l'a révélée.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Mon épouse, nos filles. L'amour et l'aménité. La foi. La prière et mon chemin d'oraison. Les exercices spirituels selon Saint Ignace de Loyola et le reste. Le lien. La visite des soignés à l'hôpital – j'aime bien parler des « soignés » plutôt que des « souffrants » ou des malades, car c'est plus juste et tellement plus enthousiasmant. La nature. Le kite surf. Pêcher, photographier, bêcher, récolter. Les câlins, le bon vin, le whisky et les

cigares. La musique, le chant, le silence. Mon double métier d'apporteur d'idées et de sage-homme (masculin inexistant de sage-femme et pourtant bien réel en maternité) pour faire naître celles et ceux que j'accompagne à ce qu'ils sont.

Cette question du goût de vivre est profonde, mais je la ressens comme fort inégale. Es-tu programmé avec ou sans? Tu nous as fait toucher du doigt ce problème, Mercedes, avec tes jumeaux d'humeur si différente. On a beau tout avoir, ou presque, on peut pourtant ne plus ressentir le goût de vivre. Et là, attention, car il y a le risque de suicide, comme pour mon père. Je ne prétends donner ni leçon ni solution, mais je crois en l'étoile. Si tu « accroches ta vie à une étoile », pour paraphraser le titre d'un livre de Stan Rougier¹²³, tu éloignes le risque de tomber, même s'il était quasi programmé. J'ai été très malade en bateau à cause du mal de mer, mais j'ai rarement vu des marins renoncer et sombrer alors qu'ils avaient leur cap en vue. Le goût de vivre est l'éclat de ton phare. Ce qui me donne le goût de vivre, c'est Dieu, ma famille, les autres, la nature, mais surtout mon étoile : « aider chacune et chacun à devenir ce qu'elle/il est », en risque de chance. Le reste suivra ou pas, car je me suis toujours senti prêt à vivre plus haut. Peut-être que je ferai moins le malin le jour J.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Sûrement. Je l'ai vécu instinctivement plutôt que de façon réfléchie. Quand l'épreuve et le traumatisme sont trop forts, tu commences par faire face, puis tu regardes ailleurs. La plus belle source de solutions que j'ai trouvée est « la petite voix intérieure » que décrit Jean Vanier. C'est mon Jiminy Cricket. Illuminé? Peut-être, mais efficace. Comme Robert Dilts se rend au milieu des arbres, je me rends au milieu de la baie de Somme pour me ressourcer au bon endroit.

Est-ce un risque de chance d'être papa de trois filles ?

Immense. La paternité est un risque abyssal. Tu ne maîtrises rien de rien et dès avant le début. Nous avons mis cinq ans avant de recevoir le cadeau de notre première fille. Parcours des pompes à hormones et autre diagnostic de spermatozoïdes à mobilité réduite, pour renforcer ta virilité.

123. ROUGIER, Stan, *Accroche ta vie à une étoile*, Albin Michel, 1996, p. 103.

Risque de chance ou pas, c'est le jour où nous avons tout laissé tomber que Mathilde est apparue. Mais ce n'était pas fini. La sage-femme m'appela « papa » le jour de la naissance. Le monde s'est effondré sous mes pas. C'était la première fois que j'identifiais ce mot inconnu. « Papa. » C'était quoi, un papa ? Comment est-on papa ? Panique à bord, cystite (symbolique selon Freud) et hospitalisation à l'étage en dessous de ma chère et de notre tendre bébé. Je m'habillais et montais les voir avec des bouteilles d'eau, en prétextant qu'il faisait très chaud dehors, mais que tout se passait très bien à la maison. La catastrophe. Dur, dur d'être un « papa » quand tu ne sais pas. Le chemin de la famille et de l'éducation est aussi merveilleux que casse-cou. Je n'adhère pas à l'adage « tu fais ce que tu peux » en matière d'éducation. Tu fais le maximum, le meilleur, le plus juste que tu peux. Le reste suit ou pas, mais en te bouleversant, car tu as donné le meilleur de toi à une enfant qui est partie de toi. Donc risque, oui. Chance également, car vivre avec quatre femmes est une chance. Une exigence aussi, mais avant tout une chance. Je préfère les femmes aux hommes. Pourquoi ? Intelligence, vitesse, perspicacité, courage, alignement des valeurs, finesse. Pour revenir au sujet, oui c'est un risque de chance d'être papa et encore plus de trois jeunes femmes, aujourd'hui. Je suis éduqué par nos enfants dans la voie de la maternité, la plus sacrée de toutes.

Est-ce un risque de chance d'être orphelin ?

Non. La seule chance, c'est d'être toi-même plus vite. Goethe dit quelque chose du genre : « Être adulte, c'est avoir compris ses parents et leur avoir pardonné. » Eh bien moi, je n'ai rien compris et j'essaie de pardonner, mais j'étais d'emblée adulte. C'est peut-être ce qui explique que je m'ennuyais avec les gens de ma génération, de mon âge, et c'est encore vrai cinquante ans après, sauf avec certains et surtout certaines femmes. L'autre chance est de ne pas porter tes parents en dépendance au pays d'Alzheimer. Sous la présidence de Nicolas Sarkozy, j'ai travaillé pour la coordinatrice du Plan Alzheimer en France et la responsable d'une fondation sur le sujet. Je retiens deux choses. Premièrement, j'ai été heureux de le faire avec ces deux femmes, seules capables de dire vrai et d'agir. Deuxièmement, je bénis mes parents d'être morts à l'abri de cette maladie. En fait, ce n'est pas une maladie, ce sont de multiples causes de dégénérescence dues au vieillissement. Il y a donc deux problèmes : comme l'humanité vieillit, ces pathologies galopent, et d'autre part la médecine a beau chercher sans cesse, il n'y a pas de traitement à ce jour.

Est-ce un risque de chance d'initier le livre, le film et la démarche Risque de chance ?

Risque et chance infinis. C'est à la fois dingue et merveilleux. C'est un risque, car quand tu pars de l'idée sur ton post-it, le vide est vertigineux. Puis tu formalises le projet. Surtout, tu commences à recevoir le témoignage de chacune et chacun. Ta boule de neige se met à rouler et t'emporte vers les autres. Chacun interpelle, objecte, nourrit, rebondit. Je crois profondément que chacun peut faire grandir l'œuvre commune en suivant son propre mouvement, aligné et porté par sa propre excellence – « dans son holararchie », dirait Robert Dilts. Cheminer pour les plus jeunes, pour cette prise de conscience, c'est quelque chose de très fort, vraiment porteur de sens. C'est mon étoile.

Est-ce un risque d'être né coach ?

(Rire) Ce n'est pas moi qui le dis, c'est feu mon amie Anne Garnier dont j'ai déjà parlé. Je crois surtout qu'Anne a voulu m'aider à accepter mon intuition, à voir en moi l'appel à éclairer la vocation des autres et à les aider à passer de leur état présent à un état désiré, voire prédéterminé. Elle a fait l'essentiel de ce qu'il faut faire à l'égard de quelqu'un qui s'interroge : l'écouter pleinement et l'aider à se répondre pleinement. Tu es responsable de ce que tu dis à l'autre, mais tu n'es pas responsable de ce qu'il est libre d'en faire. Si je n'avais pas été coach, peut-être n'aurais-je pas attrapé cette balle au vol pour la faire mienne. Anne a été comme une fée dans mon voyage vers le *Magicien d'Oz*. Ce conte est un conte culte pour moi et nous avons baptisé de ce nom notre petite maison de pêcheur, comme tous les objets qui l'habitent. Ainsi la confiture de mûres devient mûrOZ, les bateaux deviennent batOZ, le château d'OZ, etc. En chemin vers le pays d'Oz avec Dorothy, l'homme de fer-blanc cherche un cœur, le lion cherche du courage, l'épouvantail un cerveau. Chacune et chacun apprend au cours du passage et finalement découvre au bout du bout que tout est déjà en elle, en lui. Cette histoire correspond à ma vocation d'aider chaque personne à devenir ce qu'elle est. Apprendre, c'est aussi s'apprendre.

Qui es-tu justement, comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?

Cette question est intéressante, car beaucoup refusent l'image du magicien. Soit parce qu'il trique, soit parce qu'il n'est pas assez rationnel.

Or cette question que j'ai posée à tous vient d'un outil de coaching que l'on appelle la baguette magique, comme je l'ai expliqué à Nicolas Hulot. Lorsque tu es bloqué face à une situation ou que tu sens que tu ne vas pas aussi loin que tu le pourrais, c'est souvent une aide précieuse : « Et si tu étais magicien ou que tu avais une baguette magique, comment ferais-tu ? » J'ai vu nombre de solutions et même des rêves se concrétiser en réponse. Donc, je ne sais pas si je suis magicien, mais je m'autorise à le rêver pour rêver plus haut. Robert Dilts se qualifie de méta magicien : « Un magicien mentor d'autres magiciens, qui les aide à découvrir leur propre magie et à libérer la magie chez les autres. » Il nous explique que si tu regardes les autres faire de la magie, alors toi aussi tu pourras en faire. Steve Jobs, Disney, Mère Teresa, Jean Vanier, Fred et Frede Sausset, et nombre d'inconnus... je les trouve magiques.

Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi ?

La paix, comme beaucoup. Je préciserai : la paix en chacune et chacun pour commencer. Je n'ai pas vécu la guerre, Dieu merci, mais j'ai vécu en guerre enfant. La violence de mon environnement dessinait un champ de bataille perpétuel, y compris sous les coups de bûches de ma mère dépassée, les lits remplis d'orties ou les rixes parfois sanglantes de mes camarades de chambrée en internat. Le monde d'aujourd'hui perpétue cette guerre sous toutes ses formes, y compris dans les associations, la politique ou dans l'entreprise, quand un nouveau petit chef trahit ta confiance et sa parole en te coupant de celles et ceux auprès de qui tu donnais le meilleur, avec 8/10 de satisfaction globale depuis plusieurs années dans tes évaluations. Qui croire ? La route est encombrée de petits joueurs, peut-être victimes de leur non-reconnaissance et de leur propre histoire. Je les bénis, c'est-à-dire que je prie pour leur bien, comme me l'a appris Jean-Emmanuel, le jeune prêtre inspiré déjà évoqué. Que chacun trouve la paix en vivant pleinement son risque de chance, voilà ce que je voudrais voir se réaliser dans le monde. Et forcément au-delà de moi, car je me sens bien t'chiot¹²⁴.

124. T'chiot signifie petit en picard.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

Définitivement oui. Tous t'chiots, mais sacrés dans notre condition mortelle. Jamais je n'oublierai Jean ni mon échange avec lui. Jean a tout dit là-dessus, je ne peux que le citer : « Toute personne commence au moment de la conception. La vie est là. Cette vie est une beauté qui va grandir progressivement dans le sein de maman, va naître et affronter ensuite les pertes, les douleurs, les rejets et sera donc défensive. Il faut toujours retrouver l'innocence primale, mais cela se fait par la rencontre et cela prend du temps. Il faut prendre du temps et découvrir que l'autre est plus beau qu'on ose le croire. Je ne suis pas meilleur que toi. Je suis un enfant de Dieu. J'ai ma mission, tu as la tienne. Nous sommes ainsi et devons partager. Je ne suis pas là pour te changer, je suis là pour éveiller ce qu'il y a de plus beau en toi. » Merci, sacré Jean.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?

L'amour de ma femme et ma famille. La progression. Moi qui savais tout juste lire et écrire en sixième, j'aime le progrès. Tu arpentes et découvres de nouveaux paysages au fil de ton ascension, en apprenant de nouvelles prises, en écoutant tes guides, en adoptant la nature et l'humanité. J'aime me créer et créer chaque minute à la rencontre des autres.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

L'angélisme. Je ne vois pas le diable ou je le vois trop tard.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut, à ton avis ?

Peut-être d'aimer. D'être en capacité d'aimer. Je ne comprends pas que certains ou certaines, y compris dans ma famille éloignée, me traitent de « mystique » ou se moquent de moi parce que je dis tout le temps « merci ». Je suis peiné, mais je reste angélique, car c'est la bonne voie pour moi. Mon ami et père spirituel m'a donné la définition suivante de mon angélisme : « C'est ta pureté intérieure, malgré les adultes qui t'ont menti. » La bonne intention est peut-être là : rester pur malgré le purin.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

Je n'ai que ça. Quand tu n'as pas eu de père et très peu de mère, tu fais des substitutions, comme le vilain petit canard de Boris Cyrulnik. Ce sont mes compagnons de résilience, des rencontres qui ont changé ma vie et continuent de le faire aujourd'hui. Mes pions au lycée par exemple. Je raconte souvent cette anecdote aux jeunes pour les aider à penser latéral. En me voyant me laver les mains à la sortie d'un urinoir où je venais de faire pipi, un pion m'interpella : « Cyr-Igaël, pourquoi te laves-tu les mains ? » Étonné, je répondis : « Parce que je viens de faire pipi. » Et lui de bouleverser mon monde de croyances : « Parce qu'en ayant pris une douche ce matin, tu penses que ton sexe est plus sale que tes mains qui ont traîné partout toute la matinée ? — Non. — Donc, si tu es logique, tu devrais te laver les mains avant d'aller faire pipi pour ne pas salir ton sexe. Si tu es très exigeant, tu peux le faire avant et après. » Pourquoi ne dit-on pas cela aux enfants ? C'est simple et c'est tellement vrai. Oui, mais le sexe en judéo-chrétien se traduit souvent par « cochonnerie ». Donc tu laves tes mains après. C'est dingue !

Voilà donc mon premier mentor. Celui qui m'a inspiré la pensée latérale, que j'ai approfondie plus tard avec Édouard de Bono. Puis il y a eu Noël Bertucat, prof de philo chez les Maristes, qui est venu me chercher tous les matins pendant des semaines, alors que j'avais bras et jambe cassés, afin que je ne sois pas coupé du savoir. M. Belly, éducateur en persévérance à l'internat Ozanam de Lyon, me faisait refaire les dissertations du philosophe Xavier Lacroix jusqu'à dix fois. « Tu peux aller plus loin, Cyr-Igaël. Pense par toi-même. » Alain Godard, créatif dans l'âme et scénariste de *La Guerre du feu*, *Au nom de la rose* ou *L'ours*, président par obligation d'Havas Dentsu Marsteller, m'a ouvert le monde de l'intelligence. Il créait un jour une annonce de presse pour Bernard Arnault, dans un contexte tendu pour LVMH face aux querelles du luxe français. Je le regardais réfléchir dans son immense bureau, quand il me dit tout à coup : « Cyr-Igaël, va me chercher *La Guerre des Gaules*¹²⁵ de Jules César. » J'étais terrorisé, car je ne savais même pas de quoi il me parlait. Me précipitant à la Fnac, je revins avec le bouquin. « Trouve-moi le passage qui traite des mœurs des Gaulois et des rivalités des partis. » J'ai trouvé sans comprendre. « Fais-moi une copie des articles 11 et 12 agrandis. » Je me suis exécuté, voilà le texte :

125. CÉSAR, Jules, *La Guerre des Gaules*, Folio classique, 1981, p. 106.

« Parvenus à cet endroit du récit, il ne nous semble pas hors de propos de décrire les mœurs des Gaulois. En Gaule, non seulement toutes les cités, tous les cantons et fractions de cantons, mais même, toutes les familles sont divisées en partis rivaux... » Mon mentor prit la copie et grava en plein centre avec son feutre noir : « SI L'ON VEUT QUE LE LUXE RESTE FRANÇAIS IL NE DOIT PAS DEVENIR GAULOIS. » J'étais fasciné par cette intelligence. Merci et paix à toi, Alain.



J'ai d'autres mentors, beaucoup de femmes et d'hommes d'Église, de soufis, d'écrivaines comme Simone Weil ou Christiane Singer, de chasseurs, de paysans. Devenu papa, ma femme quand elle donnait le sein. Comment ne pas être subjugué par l'inspiration d'une mère allaitant son enfant ? Tout est là. La vie, la vie et encore la vie. Aujourd'hui, un jeune talent picard, qui convoque chacun sur une plage de la baie de Somme face à l'accélération du monde, pour souffler ensemble afin de ralentir le mouvement de la Terre, m'interpelle et raffle le premier prix de son école d'art. C'est intelligent. Mentor ? Je ne sais, mais je suis fasciné par la génération qui crée en état de service. Des consignes pour SDF au covoiturage, ces créatrices et créateurs de lien me nourrissent. Jonathan Livingstone le goéland est bien entendu mon premier héros pour l'autonomie.

Ta vie est-elle un stage d'Amour ici-bas ?

Oui, j'essaie. J'apprends. Je travaille beaucoup pour être intégré dans cette divinité qui me dépasse, me surpasse, mais me porte. Je m'efforce de

suivre un chemin d'oraison quotidien, comme je l'ai dit, et j'ai créé une retraite en ligne nommée « Retraite du cœur », dialogue d'un père avec ses filles pendant le carême, chaque année. Cette retraite tourne dans le monde entier, avec nombre de grâces partagées. De brouillon en brouillon, je poursuis le stage. Au sujet des deux commandements de l'amour, j'ai été très éclairé par Madeleine Delbrêl¹²⁶. Elle écrit : « C'est seulement à travers les autres que nous pouvons rendre amour pour amour à Dieu. C'est la foi et c'est l'espérance, dilatées par la prière, qui débarrasseront le chemin de notre amour de son obstacle le plus encombrant : le souci de nous-mêmes. »¹²⁷ Rendre amour pour amour, c'est chaud, mais c'est beau, non ?

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Oui. Là aussi, certains me répondent avec pertinence que non – pas tout, en tout cas. Il faut s'autoriser, disent certains autres. J'évolue sur ce point. Quand tu es en mode survie, la réponse est oui. Quand tu prends ton autonomie, la réponse s'ouvre à des nuances. L'autonomie et la responsabilité sont les deux piliers essentiels de l'humanité, à mes yeux. Mais ce n'est pas ce que je ressens comme prioritaire dans notre monde aujourd'hui. J'ai créé pour cela le concept « Graine de coach », pour les jeunes de 7 à 25 ans. L'idée n'est pas de faire des bébés coachs, mais d'offrir la démarche et les outils du coaching aux plus jeunes. Quelle chance de partir dans la vie en sachant que tu as des émotions, un cerveau reptilien réflexe, un état désiré, des voix « chacal » et des voix « girafe » ! Que tu es responsable de ce que tu dis, mais pas de ce que l'autre en fait. Quel chemin d'autonomie ! Les jeunes sont merveilleux de vérité et de profondeur, dans ces ateliers. Ils font un vrai voyage vers l'autonomie et la responsabilité. Mon combat est d'être autonome pour alléger la planète et les autres. C'est un devoir de peser au plus juste sur le monde. J'ose me le demander en tout cas. Le point le plus délicat, c'est de le demander aux autres sans peser sur eux.

Alors, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il te plaît ?

Être fidèle à Dieu, à ceux que tu aimes et à toi-même. Ça fait déjà pas mal.

126. Madeleine Delbrêl, missionnaire des gens des rues, 1904-1964.

127. DELBRÊL, Madeleine, *La Joie de croire*, éd. du Seuil, 1968, p. 71.